

## Traduction Bernard Hoëpffner

• Marta Krol, *Le Matricule des Anges*, n° 110, février 2010

Vous avez dit bizarre ?

Inventive et ciselée, la prose de Shelley Jackson tricote des mondes avec *La Mélancolie de l'anatomie*.

On le verrait bien illustré de quelques images à la chromatique sobre et au trait ultra-précis, d'un Alfred Kubin ravigoté. La trouvaille du livre consiste à s'emparer d'un objet familier car inscrit dans les fonctions ou dysfonctionnements du corps – cheveu, sang ou sperme, mais aussi sommeil, œuf ou lait, et même fœtus et cancer – et procéder à son endroit à un étonnant pastiche de récit-description à la fois scientifique et subjective : « Le trou que j'avais fait (dans l'œuf) s'est rempli de liquide et brillait comme un œil minuscule. La chair tout autour s'est mise à enfler ; pour finir elle a enflé suffisamment pour se refermer sur le trou ». Cependant, et malgré le clin d'œil du titre, le projet de Shelley Jackson (née en 1963) n'est pas critique mais bien artistique, celui de donner forme et consistance à des éléments empruntés au réel, et par elle investis de caractéristiques imaginaires, de manière à les rendre méconnaissables et étranges. Ce qui aboutit quelquefois à de grands moments de prose poétique : « Cœurs sombres, plus lourds que la masse elle-même. Trop lourds pour être supportés par la réalité, ils y perforent un trou et s'y enfoncent jusque dans le rêve en dessous. Ils palpitent doucement au fond d'un puits de gravité ». Pour cela, la forme du récit, donné comme authentique, s'intrique avec le genre de la description prétendument objective, en aboutissant à un effet de vérité tel que seule l'expérience que le lecteur a du monde puisse l'invalider. Mais, dans un autre monde...

La ressource jouissive du fantastique réside ici justement dans ce décalage, que l'on ne se lasse pas de savourer, entre la connaissance qu'à le lecteur de chaque motif soumis à l'étude, et l'incongruité de ses attributs présentés de manière la plus sérieuse et véridique qui soit. La créativité de l'auteure semble

indépassable en matière de ce qu'on peut dire, penser ou percevoir du nerf ou de la graisse, y compris quand on admet que le nerf ou la graisse ne sont pas ce que l'on croit ; notamment, les anamorphoses inventées par Shelley Jackson confèrent fictivement à leur sujet une vie autonome, et d'une certaine manière supérieure, dans le monde. Si bien que l'humain s'en trouve dépassé, dominé à la fois intellectuellement et matériellement, et résigné à, voire satisfait de, sa docile dépendance.

Le leurre empirique du texte est dû, en grande partie, à la finesse de l'outil langagier, pour la plus grande délectation du lecteur. Préhensile, précise, désaffectée, la langue excelle surtout pour rendre compte du détail des matières et des textures, sans démeriter pour autant sur les sujets plus abstraits, qu'elle parvient à pourvoir d'une concrétude à la Salvador Dali : « La journée était chaude, multicolore et tumultueuse, pleine d'épicerie et bruyante de ballons de basket. Les smoothies renversées se transformaient en cuir fruité sur le trottoir ». L'allusion ostentatoire au monument de la prose anglaise du XVII<sup>e</sup> siècle, *L'Anatomie de la mélancolie* de Robert Burton, que le lecteur français doit (depuis peu) au même traducteur, Bernard Hoepffner, s'arrête à un jeu de mots intertextuel. Encore que, on reconnaît au livre une tournure un tantinet baroque : sans exhiber la démesure et la truculence burtoniennes, échevelé est le choix du sujet et échevelée son approche. En outre, l'allure imprévisible de chaque texte en fait oublier le sujet supposément traité par le chapitre (un type de tempérament), comme le font aussi les abyssales divagations de l'érudit clinicien. Il n'en demeure pas moins que la lecture du livre ne désavoue pas son titre ; quelque chose de mélancolique et doux émane indéniablement de ces beaux et étranges objets littéraires, semblable à l'aura que diffusaient les toiles de Balthus ou de Magritte.

Pour un écrivain de sa trempe, Shelley Jackson a peu écrit. Ou plutôt, elle a peu écrit sur papier : on lui doit ce qui est probablement le chef-d'œuvre de la littérature hypertexte, *Patchwork Girl* (sur CD-Rom), et *Skin*, un roman dont chaque mot est tatoué sur le corps d'une personne différente. Dans ce premier livre de 2002 enfin traduit (merci Bernard Hoepffner), elle inverse le monstre encyclopédique de Robert Burton et fait quelque chose de très important avec la littérature : elle retourne le corps comme un gant et envoie fluides et organes réinventer la langue (opulente) et le monde (hallucinant). Ni abstraites ni absurdes, encore moins conceptuelles, ces nouvelles proprement ahurissantes ouvrent à la littérature les portes d'un territoire vierge immense, à visiter absolument.

O.L., Chronic'art